

Article

« Israël Pincus Lazarovitch alias Irving Layton »

Jean Antonin Billard

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 45, n° 1, 2000, p. 140-154.

Pour citer la version numérique de cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/002080ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Israël Pincus Lazarovitch alias Irving Layton

JEAN ANTONIN BILLARD

Critique et traducteur

RÉSUMÉ

Depuis cinq décennies, le poète Irving Layton tente de témoigner de l'indicible et donc de l'intraduisible obscénité de la Shoah. Jamais il ne renoncera à sa quête à l'exemple d'Isaïe, bien qu'il voie avec trop d'évidence qu'impureté et lâcheté font résonner la voix du poète comme une cloche fêlée. Dans le verbe créateur demeure la rédemption. Le Carillon. La traduction française de dix poèmes s'efforce de retrouver dans un autre idiome cette voix, qui était déjà traduite, dans l'original anglais, d'une langue intérieure étrangère, la langue du nom éradiqué. Cette absence du nom, cette « parole suffoquée » met, à son tour, le traducteur au défi.

ABSTRACT

For five decades, poet Irving Layton has attempted to bear witness to the unspeakable and untranslatable obscenity of the Shoah. Like Isaiah, he will never give up his quest, although it's all too clear that impurity and cowardice make the poet's voice ring with a cracked sound like that of a broken bell. From the creative word comes redemption. The French translation of ten poems tries to convey in a different idiom this voice, which in English was already a translation of an internal foreign language, the language of the obliterated name. This absence of a name, this "stifled language" is in turn a challenge for the translator.

MOTS-CLÉS/KEYWORDS

Irving Layton, poésie, judaïsme, Holocauste, traduction littéraire

Après Auschwitz, la poésie n'est plus ce chant langoureux et intime que nombre de nos contemporains voudraient encore qu'elle fût. Irving Layton, témoin lucide d'un temps sans pitié, est un poète impitoyable pour un monde sans pitié, sans mémoire.

Irving Layton est juif et ne s'en remettra jamais. Vivant, l'homme ne guérira jamais de ses morts. Sans se résigner au silence, il l'appelle en hurlant : il éructe sa rage et crache son espoir à la face des assassins.

*Des poètes aussi j'aimerais un discours direct,
pas de pleurnicheries, chaque mot serait un coup.
Dans les déserts sans eau, les cactus s'ouvrent au soleil
et leur parfum est cet autre langage que les buses connaissent¹.*

Depuis cinq décennies, le poète tente de témoigner de l'indicible et donc intraduisible obscénité de la Shoah, mais...

*Jamais il ne renoncera à sa quête
à l'exemple d'Isaïe, bien qu'il voie avec trop d'évidence
qu'impureté et lâcheté
font résonner la voix du poète comme une cloche fêlée².*

Pourtant : « Dans le verbe créateur demeure la rédemption. »

Chez Layton, « ... tous les pouvoirs de l'homme se sont résumés dans sa langue. C'était pour lui un problème vital que la transformation en orgueil de son altérité immuablement douloureuse³ ».

La poésie seule est communication d'un incommunicable et « le poète moderne est l'irréversible témoin⁴ ».

*Chères familles assassinées
je serai votre langue brûlée et gonflée
pour exprimer les malédictions
que les balles et les gaz ont étouffées sur vos lèvres.*

*Remplissez, remplissez mes oreilles de vos jurons les plus terribles.
Je leur donnerai voix, sur un ton sans appel,
jusqu'à ce que le soleil devienne noir dans le ciel⁵.*

On désespère de jamais pouvoir représenter cette mort ignominieuse. Il y a un avant et un après, mais le trou noir de la chambre à gaz et de l'asphyxie échappe au récit. Ce meurtre de masse pulvérise la catégorie classique de l'histoire entendue comme un récit. Ici il n'y a rien à raconter qu'une fermeture des portes sur un trou noir et leur réouverture un peu après. Entre les deux se situe ce que beaucoup nomment avec le cardinal Jean-Marie Lustiger le « soleil noir de la Shoah⁶ ».

Vladimir Jankélévitch: « Et ainsi quelque chose nous incombe. Ces innombrables morts, ces massacres, ces torturés, ces piétinés, ces offensés, sont notre affaire à nous tous. Qui en parlerait si nous n'en parlions pas? [...] Les morts dépendent entièrement de notre fidélité. »

*La poésie est un murmure imperceptible
une confidence offerte aux morts, à eux dite
de mémoire...⁷*

Petit homme

*Désormais tu es la réalité
à l'aune de laquelle tout doit être mesuré
et mis à l'épreuve. N'avez-vous pas remarqué?
Tout le monde vit comme si Auschwitz n'avait jamais été⁸.*

*Or...
l'oubli
de l'extermination
fait partie
de l'extermination⁹.*

* * *

THE CARILLON

*Like a sponge the poet soaks up the sewage
of evil trespass and self-delusion
running through the ruts of this dark epoch.
His head is a black cloud about to burst.*

*From his own self must come light and truth,
the long-awaited word to stifle discord;*

*let it be plain as cut parsnip on a plate
or the wall of his house when sunlight strikes.*

*Utterance alone can heal the ailing spirit
and make man and poet a single self;
bring back on the long vein of memory
the laughter and wholeness of childhood.*

*Never will he beg off from his pursuit
as did Isaiah though he sees too plain
how impurity and self-betrayal
make the prophet's voice clunk like a cracked bell.*

*In the creative word lies redemption.
At the darkest hour somewhere the sun,
the life-giving sun, turns feculent swamps
into grasslands where gazelles run and play.*

*Let it burn out the eyes of his sockets.
He'll stare it down into the terrorized cities;
bring his human fears to it as to a bonfire
and hear his voice chime like a carillon.*

(1982 – *A Wild Peculiar Joy: Selected Poems 1945-1982*,
Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

LE CARILLON

Comme une éponge le poète s'imbibe du cloaque
de l'ignoble transgression et de l'aveuglement
que charrient les égouts de cette époque sombre.
Sa tête est un nuage noir sur le point de crever.

De lui-même doivent naître lumière et vérité
le mot tant attendu pour étouffer la discorde;
qu'il soit simple comme un panais dans l'assiette
ou le mur de sa maison quand le soleil le frappe.

Seule la parole peut guérir l'esprit souffrant
et faire du poète et de l'homme une seule personne;
ramener par les longues veines de la mémoire
le rire et l'innocence de l'enfant.

Jamais il ne renoncera à sa quête
à l'exemple d'Isaïe, bien qu'il voie avec trop d'évidence
qu'impureté et lâcheté
font résonner la voix du poète comme une cloche fêlée.

Dans le verbe créateur demeure la rédemption.
À l'heure la plus noire quelque part le soleil,
le soleil de vie, transforme les marais putrides
en prairies verdoyantes où folâtraient les gazelles.

Que le soleil brûle ses yeux dans leur orbite.
Lui le plongera au cœur des villes terrorisées
et y apportera ses peurs d'homme comme à un bûcher
pour entendre sa voix sonner comme un carillon.

AFTER AUSCHWITZ

*My son,
don't be a waffling poet;
let each word you write
be direct and honest
like the crack of a gun*

*Believe an aging poet
of the twentieth century;
neither the Old Testament
nor the New
or the sayings of the Koran
or the Three Baskets of Wisdom
or the Dhammapada
will ever modify or restrain
the beastliness of men*

*Lampshades
were made from the skins
of a people
preaching the gospel of love;
the ovens of Auschwitz and Belsen
are open testimony
to their folly*

*Despite memorial plaques
of horror and contrition
repentance, my son,
is short-lived;
an automatic rifle, however,
endures
a lifetime.*

(1968 – *The Unwavering Eye: Selected Poems, 1969-1975, 1975*)

RHINE BOAT TRIP

*The castles on the Rhine
are all haunted
by the ghosts of Jewish mothers
looking for their ghostly children*

*And the clusters of grapes
in the sloping vineyards
are myriads of blinded eyes
staring at the blind sun*

*The tireless Lorelei
can never comb from their hair
the crimson beards
of murdered rabbis*

APRÈS AUSCHWITZ

Mon fils,
ne sois pas un poète bavard
que chaque mot que tu écris
soit direct et honnête
comme un coup de fusil

Crois en un poète vieillissant
du vingtième siècle:
ni l'Ancien Testament
ni le Nouveau
ni les versets du Coran
ou les Trois paniers de la sagesse
ou le Dhammapada
ne changeront ni ne freineront
la bestialité des hommes

Des abat-jour
ont été faits avec les peaux
d'un peuple
qui prêchait l'évangile de l'amour;
les fours d'Auschwitz et de Belsen
sont de manifestes témoignages
de leur folie

En dépit des plaques commémoratives
de l'horreur ou de la contrition
le repentir, mon fils,
est de courte durée;
un fusil automatique, toutefois,
dure
une vie entière

(1968)

CROISIÈRE SUR LE RHIN

Les châteaux du Rhin
sont tous hantés
par les ombres des mères juives
à la recherche du spectre de leurs enfants

Et les grappes de raisin
dans les vignes à flanc de côte
sont des myriades d'yeux morts
fixés sur un soleil aveugle

Les inlassables Lorelei
jamais ne parviennent à démêler
leurs blondes crinières des barbes cramoisies
de rabbins assassinés

*However sweetly they sing
one hears only
the low wailing of cattle-cars
moving invisibly across the land*

(Fall 1966 – *The Darkening Fire: Selected Poems 1945-1968*, Toronto, McClelland & Stewart, 1975)

**MIDSUMMER DREAM IN
THE VIENNA STADPARK**

*Auschwitz, as we know, is on the moon
And Belsen on Mars or Venus.
How can I not believe it?
The waltz strains are so entrancing*

*Anne Frank is alive and well
And so's sister Margot;
In fact they're right here in the park
Seated beside the gentleman in the third row.*

*How handsome the two sisters look
– Anne's eyes, as always, are radiant;
They are drinking in the music
And can scarcely keep their feet from dancing.*

*And they praise the statue of Johann Strauss,
a single curve of pure delight;
Time sleeps on his violin
And he smiles at them all through the night.*

*Someone has gone to find their father;
He should be here any minute now.
Ah, happy man, run fast, faster.
Do not stop to wipe your brow.*

*For all in the park recognize Anne
And stand up as one to applaud her
Because though doomed herself she wept
When she saw gypsy children led to the gas chamber.*

(1974 – *A Wild Peculiar Joy: Selected Poems 1945-1982*, Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

**SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ DANS
LE STADPARK DE VIENNE**

*Auschwitz, comme on sait, est sur la lune
Et Belsen sur Mars ou Vénus.
Comment ne pas le croire?
Les accords de la valse sont tellement ravissants.*

*Anne Frank est en vie et se porte bien
Tout comme sa sœur Margot;
En fait, elles sont bien ici dans le parc
Assises aux côtés du Monsieur au troisième rang.*

*Aussi doux soient leurs chants
seul s'entend
le long gémissement des charettes
qui traversent, invisibles, les terres*

Comme elles sont belles ces deux sœurs
 – les yeux d’Anne, comme toujours, sont radieux ;
 Elles s’abreuvent de musique
 Et peuvent à peine retenir leurs pieds de danser.

Et elles font l’éloge de la statue de Johann Strauss,
 pur délice d’une simple courbe ;
 Le temps s’est endormi sur son violon
 Et lui leur sourit à la nuit longue.

Quelqu’un est allé chercher leur père ;
 Il devrait être ici d’une minute à l’autre.
 Ah, heureux homme, cours vite, plus vite encore.
 Ne t’arrête pas pour t’éponger le front.

Car tout le monde dans le parc reconnaît Anne
 Et se lève comme un seul homme pour l’applaudir
 Parce que bien que condamnée elle-même elle pleura
 Quand elle vit qu’on emmenait les enfants gitans vers la chambre à gaz.

THE FINAL SOLUTION

*It’s been all cleared away, not a trace:
 laughter keeps the ghosts in the cold ovens
 and who can hear the whimpering of small children
 or of beaten men and women, the hovering echoes,
 when the nickelodeons play all day the latest Berliner
 love ballads, not too loudly, just right?
 Taste the blood in the perfect Rhenish wine
 or smell the odour of fear when such lovely
 well-scented frauleins are fiddling with the knobs
 and smiling at the open-faced soldier in the corner?*

*History was having one of its fits – so what?
 What does one do with a mad dog? One shoots it
 finally and returns armless and bemedalled
 to wife and children or goes to a Chaplin film
 where in the accomodating dark the girlfriend
 unzips your fly to warm her hands on your scrotum.
 Heroes and villains, goodies and baddies, what
 will you have to drink with your goulash? In art museums
 together they’re shown the mad beast wagging its tail
 at a double-hooked nose that dissolves into ash*

*And appraised by gentlemen with clean fingernails
 who admire a well-executed composition or pointed to
 in hushed tones so that nothing of the novel frisson
 be lost. Europe blew out its brains
 for that frisson: gone forever are the poets and actors,
 the audacious comics that made Vienna and Warsaw
 hold their sides with laughter. Gone, gone forever.
 They will never return, these wild extravagant souls:
 mediocrity stopped up their witty mouths,
 envy salted the ground with their own sweet blood.*

*Sealed up their light in the lightless halls of death.
 Alas, the world cannot endure too much poetry:
 a single cracked syllable – with a cognac – suffices.
 I have seen the children of reingemacht Europe, their
 queer incurious dead eyes and handsome blank faces,
 leather straps and long matted hair their sole madness.
 They have no need of wit or extravagance, they have
 their knapsacks, their colourful all-purpose knapsack.
 The nickelodeon grinds on like fate, six fatties play cards:
 the day is too ordinary for ghosts or griefs.*

(1974 – *Fortunate Exile*, Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

LA SOLUTION FINALE

Tout a été nettoyé, pas une trace :
 le rire retient les fantômes dans les fours froids
 et qui peut entendre le gémissément des petits enfants
 ou des hommes et des femmes battus, les échos qui rôdent,
 quand, à longueur de journée, les juke-box jouent les dernières romances
 berlinoises, pas trop fort mais juste assez ?
 Goûter le sang dans l'excellent vin du Rhin
 ou sentir l'odeur de la peur quand de si belles
 frauleins parfumées jouent avec les boutons du bastringue
 et sourient au soldat au visage ouvert dans le coin ?

L'histoire avait un de ses accès de folie – et alors ?
 Que fait-on d'un chien enragé ? On finit par le tuer
 et on retourne désarmé et décoré
 vers sa femme et ses enfants ou on va voir un film de Chaplin
 où dans la commode obscurité, la petite amie
 ouvre votre braguette pour se réchauffer les mains sur votre scrotum.
 Héros et gredins, gentils et méchants, que
 boirez-vous avec votre goulash ? Dans les musées,
 sont exposés ensemble la bête enragée qui agite sa queue
 à l'intention d'un nez crochu qui se dissout en cendres

Et évalués par des messieurs aux ongles bien propres
 qui admirent une composition bien exécutée ou désignés
 du doigt à voix basse pour ne rien perdre du frisson
 original. L'Europe a fait sauter ses cervelles
 pour ce frisson : à jamais perdus ces poètes, ces acteurs,
 ces audacieux comiques qui ont fait Vienne et Varsovie
 se tordre de rire. Partis, partis pour toujours.
 Elles ne reviendront jamais ces belles âmes extravagantes :
 la médiocrité ferma leurs bouches spirituelles,
 l'envie sala le sol de leur sang si doux.

Enferma leur lumière dans les couloirs sans lumière de la mort.
 Hélas, le monde ne peut endurer trop de poésie :
 une seule syllabe lâchée – avec un cognac – suffit.
 J'ai vu les enfants de l'Europe reingemacht, leurs
 étranges yeux morts indifférents et leurs beaux visages muets,
 sanglés de cuir et longs cheveux nattés, leur unique folie.

Ils n'ont nul besoin d'esprit ou d'extravagance, ils ont leurs havresacs, leur havresac pittoresque et pratique. Le juke-box continue à grincer comme le destin, six gros bonshommes jouent aux cartes : ce jour est trop ordinaire pour les fantômes ou le chagrin.

FOR 7515-03296

*Your eyes are dark and tragic as history
as you stare at the postcard village in the distance;
you are a distinguished graduate from Auschwitz
and mankind's incurable viciousness,
and your slender arm with its tattooed figures
boldly displays your credentials to the world.*

*Each time, my dear, I see your naked loveliness
on this deserted beach my heart is torn apart
by love and loathing, gratitude and disgust,
by reverence and rage until my frantic mind
scurries like that insect between the hot stones
and I grow deaf to all but the waves' savage gulps*

*And though I know that all the innocent dead
find their resurrection in us and every loving pair,
imaging the dateless horror of the death camp,
the lexicon of human villainy made plain,
I curse without ceasing into the sweet empty air
and feel my loathing for mankind grow as vast as the sea*

(December 1977 – *The Tightrope Dancer*,
Toronto, McClelland & Stewart, 1978)

POUR LE 7515-03296

Tes yeux sont noirs et tragiques comme l'histoire
alors que tu fixes ce village de carte postale au loin ;
tu es une diplômée de marque d'Auschwitz
et de l'incurable méchanceté humaine,
et ton bras amaigri avec ses chiffres tatoués
expose impudemment tes titres au monde

Chaque fois, ma chère, que je vois ta beauté nue
sur cette plage déserte mon cœur est déchiré
par l'amour et la haine, la gratitude et le dégoût,
par la vénération et la rage jusqu'à ce que mon esprit affolé
détale comme cet insecte entre les pierres chaudes
et que je devienne sourd à tout sauf aux coups sauvages des vagues

Et bien que je sache que tous les morts innocents
trouvent leur résurrection en nous et chaque couple d'amants,
imaginant l'horreur sans date du camp de la mort,
le lexique clair et précis de l'humaine vilénie,
je lance mes imprécations incessantes dans l'air doux et vide
et sens mon dégoût pour l'humanité devenir aussi vaste que la mer

TO THE VICTIMS OF THE HOLOCAUST

*Your horrible deaths are forgotten;
no one speaks of them anymore.*

*The novelty of tattooed forearms
wore off quickly; people now say
your deaths are pure invention, a spoof.*

*More corrosive of human pride
than Copernicus or Darwin, your martyrdoms
must lie entombed in silence.*

*The devil himself is absolved, polyhistor
naming him the only fascist in Europe
ignorant you were changed into soap and smoke.*

*That's how the wind blows. Tomorrow
some goy will observe you never existed
and the Holocaust your just deserts
for starting wars and revolutions.*

*I live among the blind, the deaf, and the dumb.
I live among amnesiacs.*

*My murdered kin
let me be your parched and swollen tongue
uttering the maledictions
bullets and gas silenced on your lips.*

*Fill, fill my ears with your direst curses.
I shall tongue them, unappeasable shades,
till the sun turns black in the sky.*

(1978 – *The Tightrope Dancer*, Toronto, McClelland & Stewart, 1978)

AUX VICTIMES DE L'HOLOCAUSTE

Vos morts affreuses sont oubliées;
personne n'en parle plus.

L'étrangeté des avant-bras tatoués
s'est vite dissipée; on dit maintenant
que votre mort est pure invention, une blague.

Plus corrosif pour l'orgueil humain
que Copernic ou Darwin, votre martyre
doit rester enseveli dans le silence.

Le diable lui-même est absent, un tas d'historiens
le disant le seul fasciste en Europe
passant sous silence que vous avez été transformées en savon et en fumée.

C'est ainsi que le vent souffle. Demain
quelque goy fera observer que vous n'avez jamais existé
et que l'Holocauste n'est que votre châtement bien mérité
pour les guerres et les révolutions que vous avez fomentées.

Je vis parmi les aveugles, les sourds et les muets.
Je vis parmi les amnésiques.

Chère famille assassinée
je serai votre langue brûlée et gonflée
pour exprimer les malédictions
que les balles et les gaz ont étouffées sur vos lèvres.

Remplissez, remplissez mes oreilles de vos jurons les plus terribles.
Je leur donnerai voix, sur un ton sans appel,
jusqu'à ce que le soleil devienne noir dans le ciel.

EINE KLEINE NACHTMUSIK

*I was nowhere near
the syphilitic whore called Europe
smelling of charnel houses and museums*

*And was not there
when you ripped open the bellies
of pregnant women*

*Nor when you laughed uproariously
at the spectres
clawing one another for offal*

*I was not there when you made skeletons
dance for you
and grief-crazed Jewesses to sing*

*If you're dead
you're beyond my curses and contempt
inviolable as a jackal's calcified turd*

*But alive and still insurable,
you're probably in Obersalzburg
letting Mozart ravish your souls*

*Or in Budapest, Vilna, Cologne
buying sausages, perhaps
Xmas toys for your grandchildren*

*Why not? Since power's the world's standard
it's your victims, not you,
who feel besmirched and guilty*

*Ah, meine berren, we live in a time
when atrocity's the norm
and survival the sole merit*

*In 1980 everyone lives
with some gas in his lungs.
No one will die of it.*

(Fall 1980 – *A Wild Peculiar Joy: Selected Poems*
1945-1982, Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

EINE KLEINE NACHTMUSIK

J'étais à mille lieues
d'Europe, cette putain syphilitique
aux parfums de charniers et de musées

J'étais à mille lieues, c'est vrai
lorsque vous éventriez
les femmes enceintes

Quand vous vous esclaffiez
au spectacle de ces spectres
se déchirant entre eux pour des déchets

Non je n'étais pas là quand, pour votre plaisir,
vous faisiez danser des squelettes
et chanter ces Juives folles de douleur

Morts si vous êtes,
à mes malédictions et mon mépris vous échappez
inviolables comme l'étron calcifié d'un chacal

Mais vivants et assurables encore,
vous êtes sans doute à Obersalzburg
l'âme ravie à l'écoute de Mozart

Ou bien à Budapest, à Vilnius ou Cologne
achetant des saucisses, ou même
des jouets pour le Noël de vos petits-enfants

Et pourquoi pas? Puisque le pouvoir est la règle du monde
ce sont bien vos victimes et non pas vous
qui se sentent coupables et souillées

Ah, meine berren, nous vivons une époque
où l'atrocité fait la norme
et survivre le seul mérite.

En 1980, nous vivons, tous
avec un peu de gaz dans les poumons
mais personne n'en mourra.

REINGEMACHT

*Why are the birds flying overhead?
Do they make out the waves to be rotting heads?
Do they smell black carrion drifting on the sea?
The midday sun is in the sky,
throwing down his small silver horseshoes
that land near the bobbing heads and floating corpses.
The dog that was friendly yesterday
frantically scoops the sand with his forepaws
as if he were thirstily digging for water
and covers my books and papers with it. He never stops.
I notice a mysterious swarm of flies
where the children are building castles and moats.
A small boat chugs past. A water-skier*

*alights suddenly as if from nowhere
 like an angel come to warn us. Of what?
 I fear the worst, brothers and friends.
 The calm sea, the blue sky, the laughing children
 are deceptions. I tell you I smell burning wood.
 I see and hear sizzling flesh, the hissing oils and fats
 start fires in the streets.
 Tall building sway and totter like old men
 before they crumble into a waterfall of bricks.
 The cries and moans never cease.
 The cities of the plain are burning.
 London. Berlin. Vienna. Warsaw. Moscow.
 Night after night, they blaze like enormous faggots
 against the lowering sky.
 A hideous smell of gas covers Europe from end to end.
 When the cities have burned themselves out
 the heavens will open up
 and black torrential rains will descend for forty days
 and forty nights.
 Everything alive is submerged and drowned.
 I see no tossing ark.*

(1980 – *A Wild Peculiar Joy: Selected Poems 1945-1982*,
 Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

REINGEMACHT

Pourquoi les oiseaux volent-ils dans le ciel ?
 Donnent-ils aux vagues cette apparence de têtes en décomposition ?
 Ont-ils cette odeur de charogne noire qui dérive sur la mer ?
 Le soleil de midi dans le ciel
 lance ses petits fers à cheval argentés
 qui tombent à côté des têtes qui dansent et des cadavres qui flottent.
 Le chien qui était gentil hier
 creuse furieusement le sable avec ses pattes de devant
 comme si, assoiffé, il creusait pour trouver de l'eau
 et en recouvre mes livres et mes papiers. Sans s'arrêter.
 J'aperçois une mystérieuse nuée de mouches
 là où les enfants construisent des châteaux et des douves.
 Un petit bateau passe en haletant. Un skieur nautique
 atterrit soudain comme s'il venait de nulle part
 comme un ange pour nous prévenir d'un danger. De quel danger ?
 Je crains le pire, frères et amis.
 La mer calme, le ciel bleu, les enfants qui rient
 font illusion. Je vous dis que je sens un feu de bois.
 Je vois et entends la chair grésiller, chuintier les huiles et les graisses
 qui allument des feux dans les rues.
 Les grands immeubles oscillent et vacillent comme des vieillards
 avant de s'écrouler dans une cascade de briques.
 Les cris et gémissements n'en finissent plus.
 Les villes de la plaine brûlent.
 Londres. Berlin. Vienne. Varsovie. Moscou.
 Nuit après nuit, elles flambent comme d'énormes faggots

sur le fond d'un ciel menaçant.
 Une affreuse odeur de gaz recouvre l'Europe entière.
 Quand les villes se seront entièrement consumées
 les cieux s'ouvriront
 et de violentes pluies torrentielles tomberont pendant quarante jours
 et quarante nuits.
 Tout ce qui vit est submergé et noyé.
 Je ne vois pas d'arche tanguer sur les flots.

FOR MY BROTHER JESUS

*My father had terrible words for you
 – whoreson, bastard, meshumad;
 and my mother loosed Yiddish curses
 on your name and the devil's spawn
 on their way to church
 that scraped the frosted horsebuns
 from the wintry Montreal street
 to fling clattering into our passageway*

*Did you ever hear an angered
 Jewish woman curse? Never mind the words:
 at the intonation alone, Jesus,
 the rusted nails would drop out
 from your pierced hand and feet
 and scatter to the four ends of earth*

*Luckless man, at least
 that much you were spared*

*In my family, you
 were a mamzer, a yoshke pondrick
 and main reason for affliction and pain.
 Even now gentle father's lips;
 my mother's never-ending singsong curses
 still ring in my ears more loud
 than the bells I heard each Sunday morning,
 their clappers darkening the outside air*

*Priests and nuns
 were black blots on the snow
 – forbidden birds, crows*

(1982 – *A Wild Peculiar Joy: Selected Poems 1945-1982*,
 Toronto, McClelland & Stewart, 1982)

POUR MON FRÈRE JÉSUS

Mon père avait des mots terribles pour toi
 – fils de pute, bâtard, meshumad;
 et ma mère lâchait une bordée d'injures en yiddish
 sur ton nom et sur les rejetons du diable
 qui sur le chemin de l'église
 ramassaient le crottin de cheval gelé
 dans la rue enneigée de Montréal
 pour le jeter bruyamment dans notre entrée

As-tu jamais entendu jurer une femme juive
 en colère ? Peu importent les mots :
 à l'intonation seule, Jésus,
 les clous rouillés tomberaient
 de tes mains et pieds percés
 et se disperseraient aux quatre coins de la terre

Malheureux homme, au moins
 cela t'a-t-il été épargné

Dans ma famille tu
 étais un mamzer, un yoshke pondrick
 et la raison première des calamités et des douleurs.
 Même aujourd'hui les paroles de mon bon père ;
 l'interminable psalmodie des jurons de ma mère
 résonnent encore dans mes oreilles plus fort
 que les cloches que j'entendais le dimanche matin
 leurs battants obscurcissant l'air dehors

Prêtres et nonnes
 comme des taches noires sur la neige
 – sinistres oiseaux, corbeaux

Coda justificatrice d'une traduction impossible et nécessaire

« Dans la compréhension commune, habituelle, je témoignais de quelque chose ; comprendre désormais que “quelque chose” témoigne en moi et de moi. Le sujet n'est pas porteur du témoignage mais l'inverse. Le fait que je puisse et veuille témoigner atteste que je suis investi de parole et d'historicité ; je ne suis pas dépositaire passif d'une postériorité, j'en témoigne en l'énonçant » (Alexis Nouss, « Témoigner », *Spirale*, n° 168, p. 12).

« Pour connaître une chose ressentie, il faut d'abord qu'elle apparaisse devant vos yeux, subie par d'autres. Ce que l'on connaît pour l'avoir vécu auparavant ne devient réel qu'à ce moment-là. Sans qu'on puisse le nommer, cela repose dans l'être, puis c'est soudain présent comme une image, et ce qui arrive à d'autres se crée soudain en vous-même en tant que souvenir : alors c'est réel » (Elias Canetti, *Histoire d'une vie. Le Flambeau dans l'oreille*, traduit par Michel-François Demet, Paris, Albin Michel, 1982).

« Ainsi la teneur originelle d'une œuvre poétique, bref l'intensité de son rapport à l'origine, ne peut-elle se révéler qu'en trouvant asile dans le mouvement d'exode qu'entraîne sa traduction dans une langue qui pour l'accueillir doit connaître les douleurs de l'enfantement dans son propre élément » (Laurent Lamy, « La déshérence du clandestin », *TTR*, vol. 10, n° 2, p. 101).

« Sans minimiser les résistances, la traduction fait apparaître que l'identité, au lieu de s'opposer à l'altérité, n'advient que par l'altérité. La relation d'opposition transformée en relation d'historicité, le métissage » (Henri Meschonnic, *Politique du rythme, poétique du sujet*, Lagrasse, Verdier, 1995, p. 449-450).

NOTES

1. Irving Layton (1982): « Le Carillon », *Exile* (York University), vol. 9, n° 1.
2. Irving Layton, *ibid.*
3. Elias Canetti (1982): *Histoire d'une vie. Le Flambeau dans l'oreille*, traduit par Michel-François Demet, Paris, Albin Michel.
4. Elias Canetti, *ibid.*
5. Irving Layton (1978): *Aux victimes de l'Holocauste*.
6. G. Bensoussan (1998): *Auschwitz en héritage*, Paris, Éditions Mille et une nuits.
7. Robert Marteau, *Registre*, Seyssel, Champ Vallon.
8. Irving Layton (1980): *For Hans, maybe Klaus or Tadeusz*.
9. Jean-Luc Godard (1998): *Histoire(s) du cinéma – I*, Paris, Gallimard-Gaumont, p. 93.